



HAL
open science

Compte rendu : Rome, cité universelle, de César à Caracalla (70 av. J.-C.-212 apr. J.-C.), Paris, Belin, “ Mondes Anciens ”, 2018.

Nicolas Dufour

► **To cite this version:**

Nicolas Dufour. *Compte rendu : Rome, cité universelle, de César à Caracalla (70 av. J.-C.-212 apr. J.-C.), Paris, Belin, “ Mondes Anciens ”, 2018.. 2023. hal-04340305*

HAL Id: hal-04340305

<https://hal.science/hal-04340305>

Submitted on 13 Dec 2023

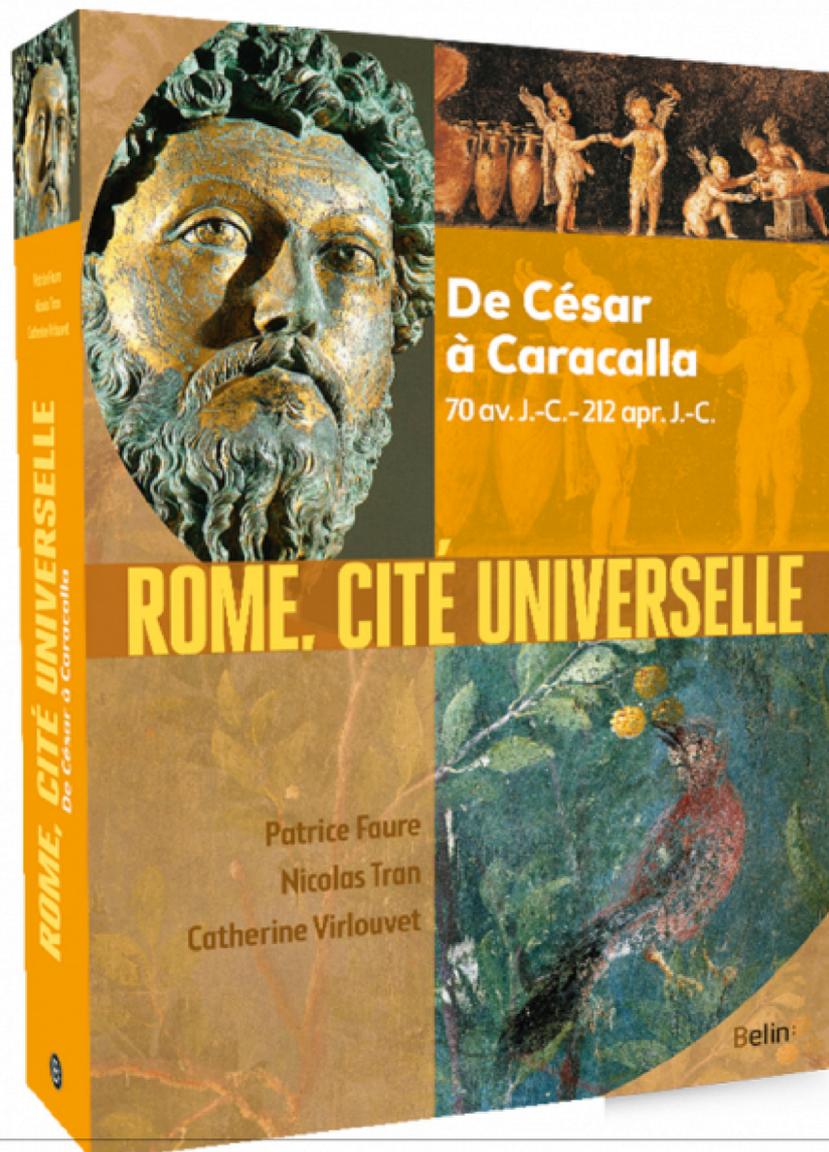
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Rome, cité universelle, de César à Caracalla (70 av. J.-C.-212 apr. J.-C.), Paris, Belin, « Mondes Anciens », 2018.

PAR NICOLAS DUFOUR · PUBLIÉ 12 DÉCEMBRE 2023 · MIS À JOUR 13 DÉCEMBRE 2023



Faure Patrice, Tran Nicolas, Virlouvet Catherine, Rome, cité universelle, de César à Caracalla (70 av. J.-C.-212 apr. J.-C.), Paris, Belin, « Mondes Anciens », 2018, p.871.

(Compte rendu rédigé en décembre 2019)

1. Les auteurs

Patrice Faure^[1], auteur des chapitres 4, 5, 6, 7 et 14, est maître de conférences en histoire romaine à l'Université Lyon 3. Spécialiste d'épigraphie et de prosopographie, ses thèmes de recherche sont principalement l'armée romaine ainsi que les cités et les provinces occidentales du monde romain du début de l'époque sévérienne à la fin du III^e siècle).

Nicolas Tran^[2], en charge des chapitres 2, 3, 8, 9, 10, 11, 12 et 13, est professeur d'histoire romaine à l'université de Poitiers et plutôt porté sur l'histoire économique (travail et métiers dans le monde urbain et les associations professionnelles entre autres).

Catherine Virlouvet^[3], rédactrice du premier chapitre et responsable de la direction de l'ouvrage dans sa globalité, est une spécialiste de l'histoire économique, sociale et politique de la fin de la République au début de l'Empire. Directrice de l'École française de Rome pendant huit ans (2011-2019), elle est maintenant

professeure émérite à Aix-Marseille Université. Elle est notamment experte des questions frumentaires à Rome.

2. L'ouvrage

Le sujet : Le livre a pour ambition d'offrir une synthèse complète de l'histoire romaine de 70 av. J.-C. à 212 apr. J.-C. Le choix des bornes chronologiques marque déjà l'originalité de l'ouvrage. Alors que les manuels antérieurs d'histoire romaine nous habituent à des coupures plus traditionnelles telles que la mort de Jules César lors des fameuses ides de Mars (44 av. J.-C.), la bataille d'Actium (31 av. J.-C.) ou encore l'acquisition par Auguste du titre de princeps (27 J.-C.) en allant jusqu'à la fin des Sévères et le début de la crise dite du III^e siècle (mort d'Alexandre Sévère en 235 apr. J.-C.), les auteurs font le pari de conter l'histoire de Rome à travers le prisme de la citoyenneté. En effet, l'année 70 av. J.-C. correspond au recensement par Rome des habitants libres de la péninsule italienne et à l'octroi *de facto* de la citoyenneté romaine pour ces derniers (conséquence de la Guerre sociale de 91-89 av. J.-C.) et l'année 212 est celle de la promulgation de l'Édit de l'empereur Caracalla donnant la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'Empire.

Problématique : Comment la cité de Rome est-elle parvenue à dominer un ensemble de terres s'étendant de l'Écosse et du Danube au désert africain, de l'Atlantique au Proche-Orient, et à établir cette domination de manière assez durable pour marquer profondément l'histoire de tous ces territoires ? Cela est principalement dû à une conception ouverte de la citoyenneté selon la thèse portée par ce livre.

Sources : Les sources antiques utilisées ne présentent aucune surprise. Elles sont quasiment toutes contemporaines de la période étudiée (70 av. J.-C.-212 apr. J.-C.). Ainsi Cicéron (*Discours et Correspondance*), Tacite (*Annales et Histories*), Suétone (*Vies des douze Césars*), Plutarque (*Vies parallèles*), Dion Cassius (*Histoire romaine*) et Pline le Jeune (*Panegyrique de Trajan et Lettres*) ont la primauté. La seule source tardive utilisée, avec une nécessaire précaution en raison de son caractère peu fiable, est l'*Histoire Auguste* (fin du IV^e siècle).

La bibliographie contemporaine (p.841-850) est quant à elle divisée en fonction des différents chapitres. On y retrouve les plus grands spécialistes par domaine de l'histoire romaine des XX^e et XXI^e siècles. Parmi eux, nous pouvons noter Filippo Coarelli pour la topographie de l'*Urbs* (*Guide archéologique de Rome*, Paris, Hachette, 1998), le récemment décédé Fergus Millar pour la figure impériale (*The Emperor in the Roman World (31 BC-AD 337)*, Londres, G.Duckworth, 1992 – 2^e édition), l'incontournable John Scheid pour les questions religieuses (*La religion des Romains*, Paris, Armand Colin, 1998) ou encore Pierre Cosme pour les questions militaires (*L'armée romaine. VIII^e siècle av. J.-C. – Ve siècle ap. J.-C.*, Paris, Armand Colin, 2012 – 2^e édition). Il y a en évidemment bien d'autres qui reviennent inmanquablement dès d'une histoire globale de Rome est envisagée (Claude Nicolet, Pierre Grimal, Paul Veyne, Ronald Syme, Ségolène Demougin, Géza Alföldy...).

En outre, la mention d'ouvrages très récents montre également la volonté des auteurs d'inclure dans leur réflexion les avancées historiographiques les plus récentes avec par exemple l'ouvrage de François Cadiou (*L'armée imaginaire. Les soldats prolétaires dans les légions romaines au dernier siècle de la République*,

Paris, Les Belles Lettres, 2018) qui minimise le rôle joué par Marius et sa réforme en 107 av. J.-C. sur les transformations de l'armée romaine.

La structure de l'ouvrage : L'ouvrage est divisé en quatorze Les six premiers correspondent à l'histoire politique de la période étudiée. Cela commence par l'émergence de la figure de l'homme providentiel (Pompée puis César), les guerres civiles qui s'en suivent et qui aboutissent à la victoire d'Octave-Auguste. Ce dernier, habilement et patiemment, fait passer Rome d'une république aristocratique à un véritable Empire. L'ouvrage analyse ensuite les règnes de chacun des Empereurs avec des remises en contexte bienvenues et un goût très prononcé pour les périodes de transmission du pouvoir (notamment les années 69 et 193 apr. J.-C.).

Pour les cinq chapitres suivants, l'événementiel cède place à la thématique. La partie sur la guerre offre une large analyse sur la conception de celle-ci par les Romains, la composition et le rôle de leur armée et la *Pax Romana*. Puis l'accent est surtout mis sur la vie quotidienne et l'identité des habitants de l'Empire. Notamment comment ceux-ci perçoivent leur place dans la société et dans le monde. Les questions économiques, sociales, religieuses et culturelles sont principalement mises en avant.

Les trois ultimes chapitres sont regroupés dans une partie intitulée "atelier de l'historien". Cet atelier présente d'abord le débat historiographique tumultueux sur le concept de "romanisation" depuis Theodor Mommsen (deuxième moitié du XIXe siècle) jusqu'à aujourd'hui. Ensuite, il y a une partie sur l'épigraphie romaine qui vise à montrer l'importance de cette dernière dans l'étude de l'histoire romaine et quelques clés pour l'étudier. Le livre se conclue ensuite sur une petite note à la fois humoristique et pertinente sur la vie d'un romaniste actuel et son rapport aux nouveaux outils de la recherche.

L'intégralité du livre est richement documentée, à la fois par des extraits de sources littéraires antiques, par des cartes, des arbres généalogiques, des reconstitutions et des photographies (de pièces de monnaie, de sites archéologiques, de sculptures, de stèles...). L'ouvrage offre également plusieurs annexes avec une chronologie détaillée, un glossaire, une bibliographie chapitre par chapitre et trois index (personnages, lieux et peuples).

Les principales conclusions : Concernant le fil rouge du livre qu'est la citoyenneté romaine, on constate qu'elle fut très progressive. Souhaitant obtenir des soutiens militaires et politiques dans les sociétés locales, Rome n'a pas tardé à diffuser sa citoyenneté au fur et à mesure de ses conquêtes. Elle était, au départ, octroyée quasi-exclusivement aux élites avant de toucher une partie plus importante de la population. La « Constitution antonine » en 212 apparaît ainsi à la fois comme un aboutissement mais aussi comme une rupture car la citoyenneté romaine passe du statut de privilège à celui de trait commun de tous les hommes libres du vaste territoire contrôlé par Rome (il faut garder en tête que les femmes, les esclaves et les déditices^[4] en restent exclus). Bien que les motivations d'un tel édit soient encore discutées (motivation fiscale ou encore motivation religieuse ?), l'entrée dans un âge nouveau est clair. Cependant cet octroi étendu de la citoyenneté ne remet pas fondamentalement en cause la société romaine, comme le prouve la distinction encore très nette entre les *honestiores* (les élites : sénateurs, chevaliers, notables municipaux...) et les *humiliores* (la majorité de la population libre).

Au niveau des individus mêmes, nous pouvons considérer que les citoyens de l'Empire sont en quelque sorte titulaire d'une double identité puisqu'ils sont à la fois très attachés à leur origine (« la petite patrie ») parallèlement à leur patrie d'adoption qu'est Rome. Septime Sévère représente l'exemple ultime de cette symbiose car lorsqu'il accède à la plus haute des dignités, il n'oublie pas de favoriser sa cité natale qu'est Lepcis Magna par des travaux monumentaux (p.392-393). Cependant, cette double identité ne doit pas être considérée comme la preuve d'une mondialisation avant l'heure. Les particularismes locaux persistent et l'acceptation de certains éléments de la culture romaine ne remet pas en cause la diversité de l'Empire. Les élites locales ne cherchaient pas forcément à vivre « à la romaine » mais plutôt à ressembler aux notables de tout l'Empire (par le port de la toge par exemple) et c'est en cela qu'ils sont les relais principaux du pouvoir central au niveau provincial. Sans en être contraints, ils cherchent à complaire à Rome par l'adoption du culte impérial notamment. La pratique de ce dernier est avant tout un acte politique et il n'entre pas en contradiction avec les traditions locales dans la mesure où dans les sociétés polythéistes, l'adoption de nouveaux cultes n'implique pas la disparition des anciens. Le terme de « romanisation » omniprésent depuis la fin du XIX^e siècle est donc à relativiser. Plutôt que son mode de vie, c'est plutôt le modèle de la vie en cité (« poliadisation ») que Rome a universalisé (d'où le titre de l'ouvrage : *Rome, cité universelle*).

Au niveau de l'histoire impériale, les lieux-communs habituels de l'historiographie doivent être nuancés et inviter à la réflexion. En effet, sans tomber dans le piège de réhabilitation pour des empereurs réputés comme mauvais et/ou fous (en l'occurrence Caligula, Néron, Domitien et Commode), le jugement doit laisser place à la volonté de comprendre. Leur mauvaise posture dans l'historiographie est avant tout due aux sources littéraires issues de l'élite n'acceptant pas leur mode de gouvernement (appui sur des affranchis plutôt que sur des aristocrates mettant en évidence une volonté de se détacher des élites et plus particulièrement du Sénat). L'opinion publique n'existant pas à Rome, la vision aristocratique de certaines figures ne représentent pas une vision globale à une époque où les préoccupations premières de la majorité des habitants étaient l'alimentation et la fiscalité. La notion « d'âge d'or » de l'époque antonine (de Nerva à Marc-Aurèle, 96-180 apr. J.-C.) mérite également d'être nuancée car la période connaît aussi son lot de difficultés, telles que la peste où la menace constante sur la frontière danubienne durant la quasi-intégralité du principat de Marc-Aurèle. Les périodes de transmission du pouvoir sont des moments charnières et, si elles occasionnent parfois un changement dynastique (Julio-Claudiens, Flaviens, Antonins puis Sévères) et/ou des transmissions violentes (année des quatre empereurs en 69 et guerres civiles entre 193-197), le régime perdure et se renforce même.

Par ailleurs, le chapitre sur la guerre et la paix éclaire particulièrement sur la nature de l'armée romaine. En effet forte de 400 000 hommes au début de l'époque sévérienne (fin du II^e siècle), elle s'est largement « prolétarisée » (la citoyenneté n'étant plus requise mais offerte en fin de service) et professionnalisée. Bien que mobiles, les armées sont surtout présentes aux frontières les plus menacées de l'Empire (sur le Rhin et le Danube avec la menace des peuples germaniques notamment et en Orient avec les Parthes) et sont d'une grande polyvalence en temps de paix puisqu'elles participent au maintien de l'ordre et aux travaux publics dans les provinces. Des camps militaires pouvant devenir de véritables centres urbains (exemple de Carnuntum, p.485).

3. Avis personnel

Même si aux premiers abords l'ouvrage peut impressionner par son volume, il est extrêmement plaisant à lire. Le style d'écriture est relativement abordable et cela permet une certaine fluidité en plus d'un rendu visuel impressionnant dû à une iconographie à la fois quantitativement et qualitativement remarquable. Les attendus comme l'Auguste de Prima Porta (p.120) ou la colonne Trajane (p.259) sont évidemment au rendez-vous mais des choses moins connues comme une stèle funéraire d'un forgeron d'Aquilée (p. 687) ou le site de Thuagga (à proximité de Carthage, p.567) sont également présentées. Les cartes (plus d'une quarantaine) sont par ailleurs un atout majeur de l'ouvrage, elles participent à la remise en contexte permanente dont fait preuve le livre et certaines d'entre-elles sont mêmes inédites comme celle des guerres civiles de 193 à 197 (p. 376-377). De plus, certains encadrés, tels que "Rome et la Chine" (p.510) ou encore "Impérialisme et environnement" (p.655) permettent de se mettre au point sur des sujets auxquels on ne pense pas forcément en premier lieu lorsque l'on travaille sur l'histoire romaine. L'absence de notes de bas de page est peut-être le seul point légèrement regrettable du livre. Certes, énormément de sources sont présentées mais peut-être plus de références (notamment textuelles) sur certains sujets évoqués auraient été les bienvenues car il y a des auteurs, tels que Cicéron et Pline le Jeune, qui reviennent beaucoup plus régulièrement que d'autres. En guise de conclusion, nous pouvons attribuer à cet ouvrage la triple étiquette d'œuvre historique, de beau livre et de manuel. Il est à mettre en toutes mains, à la fois celles des novices et celles des spécialistes en histoire romaine.

[1] Curriculum vitae sur le site du laboratoire d'HISOMA : <https://www.hisoma.mom.fr/annuaire/faure-patrice> 

[2] Curriculum vitae sur le site du laboratoire d'ANHIMA : <http://www.anhima.fr/spip.php?article132> 

[3] Brève présentation dans le dernier annuaire des anciens membres de l'École française de Rome (p.178) paru en juillet 2019 et accessible en ligne : https://www.efrome.it/fileadmin/res/Anciens_membres_EFR/Annuaire_EFR_2019_VF2.pdf 

[4] « Ce terme, dont le sens est âprement discuté, désignerait les peuples « barbares » récemment soumis et installés dans l'Empire » (p.407).



Rechercher dans OpenEdition Search

Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search